



# Le Messager Canadien

DU

## Sacré-Cœur de Jésus

VOL. VI

MONTRÉAL, JUILLET 1897

No 7

### LA BONNE SAINTE ANNE

(Fête le 26 Juillet)



A glorieuse sainte Anne, qui devait donner le jour à la Vierge bénie dans tous les siècles, naquit en Palestine, probablement à Bethléem.

Elle était de la race sacerdotale d'Aaron, au moins par sa mère, car plusieurs pensent que son père était, comme saint Joachim, de la famille royale de David.

La bienheureuse enfant reçut à sa naissance le nom d'Anne, *Anna*, qui veut dire *grâce ou miséricorde*. Ce nom convenait bien à celle qui devait mettre au monde la Vierge pleine de grâce, la Mère de miséricorde.

Quelle dut être, dès ses premières années, la sainteté de celle qui devait obtenir par ses prières la naissance de la Mère de Dieu, il est plus facile de le concevoir que de le dire.

Plusieurs théologiens se demandent avec raison si Notre-Seigneur n'aurait pas accordé à son aïeule la faveur qui fut faite à Jérémie, à Jean-Baptiste, et, comme quelques-uns aiment à le croire, à saint Joseph, d'être sanctifiés dès le sein de leur mère. Il n'y a rien là, en effet, qui ne paraisse très plausible et très convenable.

Trithème nous représente la jeune Anne grave dans sa démarche, d'un visage plein de grâce et de douceur, d'un langage prudent et réfléchi, humble dans sa parure, sainte dans ses pensées et dans ses œuvres. La loi du Seigneur était sa méditation favorite le jour et la nuit. Un grand désir transportait son cœur à la pensée du Sauveur qui devait venir. Souvent elle priait le Seigneur d'envoyer enfin le Messie promis depuis tant de siècles.

Dieu, qui préparait ainsi à MARIE une mère digne d'elle, avait également choisi entre tous celui qui devait être son père. "Seigneur, dit la sainte Eglise dans ses prières, *vous qui, parmi tous les autres saints, avez choisi le bienheureux Joachim pour être le père de la Mère de votre Fils, etc.*" C'était Joachim, dit saint Jean Damascène, qui reçut en mariage sainte Anne, cette femme élue de Dieu, et au-dessus des louanges les plus sublimes.

L'heureux fils de David conduisit donc sa chère épouse dans la ville de Nazareth où était alors sa demeure, cette demeure où devait plus tard s'accomplir un si grand mystère au jour de l'Annonciation.

"Dieu dont le regard embrasse tous les temps, dit sainte Brigitte, et voit la vie de tous les époux passés et futurs, n'en a point rencontré comme Anne et Joachim. En effet, MARIE et Joseph seuls les ont surpassés."

O bienheureux parents, Anne et Joachim, dignes d'une éternelle mémoire, s'écrie Trithème, vous qui servant Dieu dans la simplicité de votre cœur, lui avez offert un trésor inestimable, qui vous pourra dignement louer ? La charité, la concorde, l'innocence et la piété unissaient leur cœur. Bienheureuse maison, continue le P. Jean-Thomas de Saint-

Cyrille, les époux n'y avaient qu'un cœur et qu'une volonté, servi Dieu et suivre ses préceptes.

Saint Jérôme nous apprend qu'ils faisaient trois parts de leurs biens. La première était destinée au temple de Jérusalem, et nul n'était plus fidèle qu'eux à s'y rendre aux solennités fixées par la loi. La seconde était distribuée aux pauvres. La troisième servait à l'entretien de la maison.

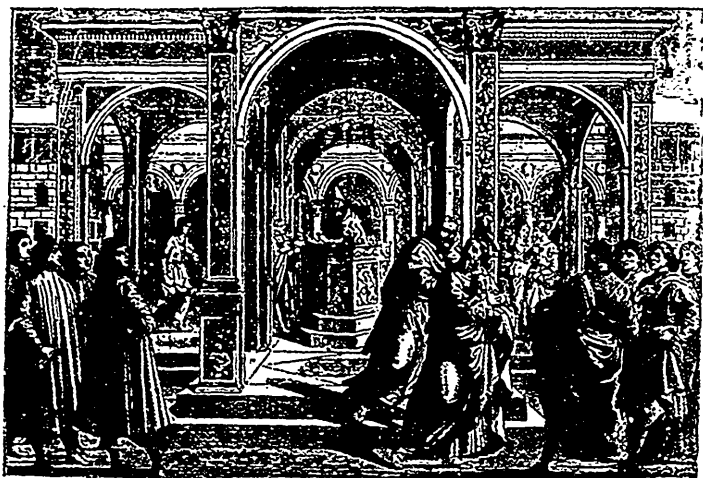
\* \* \*

Cependant leur sainteté devait éclater sur un nouveau théâtre. Une immense épreuve était venue peu à peu s'appesantir sur leur cœur, et son poids allait en s'augmentant à mesure que leurs jours s'écoulaient. Depuis de longues années que durait leur union, ils n'avaient point d'enfant. Une stérilité mystérieuse privait Anne, et par suite, Joachim, de la plus douce joie que des époux pussent désirer en Israël : l'espérance de devenir les ancêtres du Messie, ou du moins de pouvoir assister dans leur postérité aux jours bénis du Sauveur. "Heureux, s'écriait le vieux Tobie mourant, s'il demeure quelques restes de ma race pour voir la clarté de Jérusalem." C'est pourquoi la stérilité était considérée comme un opprobre et une malédiction de Dieu.

La douleur d'Anne et de Joachim n'était cependant pas due à l'apparente infamie qui rejaillissait sur eux : ils la portaient avec un grand courage et une grande soumission, mais bien à la pensée du Messie, d'autant plus que les temps approchaient, et qu'ils étaient de la famille de David, où il devait naître. L'Esprit-Saint, d'ailleurs, leur inspirait un désir immense et accompagné des intentions les plus saintes et les plus surnaturelles d'obtenir de Dieu un enfant destiné à procurer sa gloire et le salut d'Israël.

Saint Vincent Ferrier nous représente ces chastes et saints époux insistant auprès de Dieu par leurs ferventes et continues prières, unies à leurs larmes et aux élans de leur cœur ; par les aumônes aux pauvres et au temple, par les pèlerinages, par le jeûne et les mortifications.

Ils firent aussi la promesse de vouer au Seigneur l'enfant qu'il leur donnerait.



Saint Joachim est repoussé du temple.

Dieu voulut faire resplendir leur foi dans une dernière épreuve. C'était une des fêtes de la loi, et Joachim, suivi de sainte Anne, s'était rendu à la Ville Sainte. Au milieu de la multitude des chefs de famille qui se pressaient au temple pour présenter leurs offrandes, Joachim apportait également les siennes. Mais quelle que fût la noblesse de sa race, les prêtres les refusèrent devant toute la foule. "Comment le Seigneur les aurait-il pour agréables, dirent-ils à Joachim, puisqu'il n'a pas daigné féconder votre union, et vous accorder ce qu'il accorde à tant d'autres? Quel crime l'a irrité contre vous?" Joachim savait que sa conscience ne lui reprochait rien, mais il ne chercha pas à se justifier. Soumis à la volonté de Dieu qui les éprouvait, les vieux époux acceptèrent sans murmure ce terrible affront et sortirent du temple. Ils revinrent à Nazareth.

Peu de jours après, saint Joachim se trouvait sur une montagne voisine, veillant sur les troupeaux qu'il possédait. Seul, en présence de Dieu, il priait avec ardeur.

Anne, de son côté, se trouvait dans son jardin à Nazareth ; elle s'y était fait comme une solitude et, en ce moment même, elle y renouvelait ses supplications. Tout à coup, le futur messager de l'Incarnation, celui qui avait fixé à Daniel les soixante-dix semaines d'années après lesquelles viendrait le Christ, apparut à Joachim. Il lui dit de la part de Dieu que ses prières avaient été exaucées, lui apprit la naissance d'une fille qui s'appellerait MARIE, objet de la prédilection de Dieu et de la vénération des anges, et plus désirable au peuple d'Israël que Judith la victorieuse. Tel est le récit de la tradition.

Les deux époux revinrent à Jérusalem prier dans le temple. Anne connut bientôt que Dieu avait fait cesser son opprobre et opéré en elle de grandes choses. Elle était le sanctuaire où venait de s'accomplir le plus grand prodige qui fût sorti jusque-là des mains du Tout-Puissant, et que les merveilles de l'Incarnation devaient seules surpasser. En elle venait de s'accomplir l'Immaculée Conception de MARIE.

La Très Sainte Vierge fut conçue sans nul péché ni pour elle, ni pour ses parents. Elle fut conçue en état de grâce, et même dans l'usage et dans la perfection de la grâce, dans une sainteté supérieure à celle de tous les justes et des hiérarchies célestes elles-mêmes. Elle donna dès lors plus de gloire à Dieu et l'aima d'un amour plus parfait que les chérubins et les séraphins.

Déjà les anges la regardaient comme leur Reine ; et, dit un ancien auteur, ils accompagnaient sans cesse sainte Anne, veillant sur l'incalculable trésor que le ciel lui avait confié.

Au moment de la Visitation, quand saint Jean Baptiste fut sanctifié, il fit rejaillir sur sa mère Elisabeth l'esprit de piété et de prophétie qui débordait de son âme ; que pensons-nous de MARIE à l'égard de sainte Anne ? Le foyer de grâces que cette bienheureuse mère portait en elle ne dû-t-il pas rayonner à travers tout son être pour en augmenter la pureté et la ferveur ?

Joachim prit dix agneaux et les fit offrir au temple en sacrifice d'actions de grâces ; et comme il ne s'était pas souvenu de l'injure que les prêtres lui avaient faite, il leur fit à eux-mêmes des présents.



La naissance de MARIE.

Quand le temps fut arrivé, Anne mit au monde la Mère de Dieu : “ *Tu enfanteras tes fils dans la douleur,*” avait dit le Seigneur à la première femme en la chassant du paradis terrestre. C'était un châtimeut du péché, mais MARIE n'eut jamais rien de commun avec le péché, et cette loi des filles d'Eve n'atteignit pas plus sa mère que la loi du péché originel ne l'avait atteinte elle-même.

Quelle allégresse fut pour sainte Anne la naissance de MARIE ! “ O fille chère à Dieu, s'écrie saint Jean Damascène, très belle et très sainte, que toutes les générations proclameront bienheureuse, l'honneur de ceux qui vous donnèrent le jour, bienheureux les bras qui vous ont portée et les lèvres qui ont reçu vos baisers très purs.”

Ces saints et doux épanchements entre une telle mère et une telle fille durèrent trois ans, nous dit la tradition. Joachim partageait ce bonheur.

Mais sainte Anne, cette âme toute remplie de la générosité d'Abraham sacrifiant Isaac et devenant le père des croyants,

n'avait pas oublié le vœu qu'elle avait fait de concert avec Joachim. Dès que MARIE put se passer d'une mère, ils songèrent à la rendre à Dieu qui la leur avait prêtée. Con-



La présentation de MARIE au temple.

formément aux désirs de MARIE elle-même, ils la conduisirent au temple. MARIE, aidée par les anges, franchit

toute seule les quinze degrés du sanctuaire, fut reçue par les prêtres et réunie à celles qui vivaient à l'ombre de la maison de Dieu.

Sainte Anne ne fut jamais la patronne de ces parents qui, ne sachant véritablement aimer ni Dieu ni leurs enfants, les empêchent de se consacrer à Dieu ; mais digne mère de celle qui, plus tard, offrira son divin Fils sur le Calvaire pour le salut des hommes, elle donna sa fille généreusement, sans retard et joyeusement. Car " Dieu aime celui qui donne avec joie," et donner promptement, c'est donner deux fois.



La mort de sainte Anne.

Nous ignorons la date précise de la mort de sainte Anne. On croit généralement qu'elle a cependant quitté cette vie pendant que MARIE vivait dans le temple ; plusieurs pensent qu'elle a vécu jusqu'après le retour de la Sainte Famille d'Égypte. C'est même ce que la sainte Vierge aurait révélé un jour à sainte Brigitte. S'il en fut ainsi, la bienheureuse mère put donc être témoin des divines destinées de sa fille très sainte,



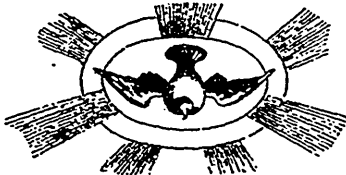
destinées que l'ange lui avait sans doute apprises, mais dont elle avait gardé le secret au fond de son cœur. Elle put, dans un transport inexprimable, serrer sur son cœur maternel le Fils même de Dieu, devenu pour nous sauver de la mort éternelle son petit-fils bien-aimé. Elle put mourir, emportant avec les dernières prières de Joseph et de MARIE, les dernières caresses et le dernier baiser de JÉSUS. Elle put raconter aux âmes des patriarches et des prophètes les merveilles de l'Incarnation, en attendant la visite du Rédempteur et l'Ascension glorieuse.

La France est devenue l'héritière des reliques de sainte Anne : elles reposent à Apt en Provence.

## TRESOR DU CŒUR DE JESUS

### SOMME GÉNÉRALE DES ŒUVRES OFFERTES LE MOIS DERNIER

Actes de charité . . . . .	215,981	Lectures de piété. . . . .	85,948
Actes de mortification. . .	207,217	Messes célébrées . . . . .	452
Chapelets. . . . .	345,892	Messes entendues. . . . .	110,856
Chemins de la Croix . . .	50,441	Œuvres de zèle. . . . .	58,937
Communions sacramen-		Œuvres diverses . . . . .	311,873
telles. . . . .	30,810	Prières diverses. . . . .	1,172,534
Communions spirituelles. .	305,204	Souffrances ou afflictions. .	60,184
Examen de conscience . .	82,639	Victoires sur ses défauts. .	91,249
Heures de silence. . . . .	301,816	Visites au S. Sacrement. .	173,397
Heures de récréation . . .	183,612		
Heures de travail . . . . .	362,345		
Heures-saintes . . . . .	13,783	SOMME GÉNÉRALE . . . . .	4,165,170

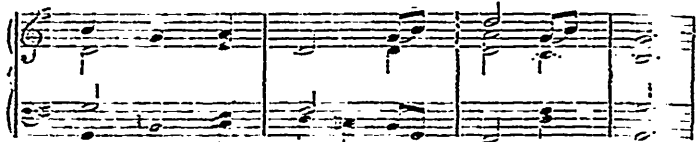


# LE SACRE-CŒUR, NOTRE ASILE

Solo. O Cœur sa - cré du di - vin Maître,



E - cou - tez nos voix en ce jour :



• Cœur de Jé - sus, fais nous con - naitre Tous les tri -



sors de ton a - mour. CŒUR. Sois notre a -



si - le le plus doux, Cœur



de Jé - sus, pro - té - ge - nous!



2. — O Cœur divin, Cœur de clémence,  
Refuge du pauvre pécheur,  
En toi seul est notre espérance,  
Et notre appui consolateur.
3. — Quand le démon vient de sa rage  
Autour de nous semer l'effroi,  
Notre âme pour prendre courage,  
Se réfugie auprès de toi.
4. — A vous la gloire et la patrie,  
Anges du ciel, heureux élus ;  
A l'exilé dans cette vie,  
Le Cœur et l'amour de Jésus.
5. — Cœur de Jésus, sois ma défeuse :  
Dans la vertu conduis-mes pas,  
Et sois surtout mon espérance  
Quand viendra l'heure du trépas.

---

## UN MIRACLE

Je bénirai les lieux où se trouvera une image de  
mon Sacré-Cœur. (V.-S. à la B. Marg.-Marie.)



PREMIÈRE vue, Philippe semblait un jeune homme comme tous les autres ; mais une étude attentive de son caractère ne tardait pas à révéler un esprit d'une originalité peu commune. Grand amateur du sport, membre de tous les cercles à la mode, au courant de tous les potins des salons, on l'eût pris pour un de ces jeunes fous qui enchaînent le plaisir dans ses guirlandes de fleurs.

Cependant, les entraînements de la jeunesse ne régnaient pas dans ce cœur d'une trempe peu ordinaire. Avant tout, il était dominé par une insatiable ambition, cette passion de l'âge mûr que l'Écriture appelle *puirudo ossium*, la pourriture des os.

Philippe avait vingt-deux ans quand je fis sa connaissance, et ses plans d'avenir étaient déjà tout arrêtés. Froid calculateur, il subordonnait tout à son but. Il y allait directement, avec la lente activité de la prudence et la persévérante ténacité d'une volonté de fer, qui consiste moins à répéter toujours les mêmes actes, qu'à les diriger tous vers la même fin. Son intelligence, ses manières polies et surtout sa connaissance précoce des hommes, due à un don réel d'observation très rare à son âge, lui frayaient le chemin. Pour lui, hommes

et choses étaient autant de pièces disposées sur un échiquier, afin qu'il les fit mouvoir en avant, ou les reportât en arrière, suivant que l'exigeait son jeu. Une simple visite, une invitation faite ou acceptée, la moindre démarche, étaient pour Philippe le résultat d'une prévision réfléchie.

Il y avait une chose, pourtant, à laquelle il n'avait jamais songé : son âme.

Au mois de septembre 187..., une vieille amie de notre héros, Madame Z..., arrivait à Madrid. Il s'empressa d'aller lui présenter ses respects. Cette dame revenait d'Angleterre, chargée d'un message pour la supérieure du couvent du Sacré-Cœur de Chamartin de la Rosa, près de Madrid. Elle demanda à Philippe de l'accompagner au couvent. Il s'y prêta de bonne grâce, car il se rappela que l'une des élèves du pensionnat était la fille d'un grand d'Espagne dont il désirait vivement s'assurer la protection, et il voyait dans cette visite une occasion de se concilier, par ses attentions pour la petite fille, la faveur et les bonnes grâces du père.

Philippe n'avait eu, jusque là, aucun rapport avec des religieuses ; aussi, quand la supérieure entra dans le parloir, l'observa-t-il avec une grande curiosité. Avant même qu'elle eût ouvert la bouche, il comprit qu'il se trouvait en présence d'une femme du meilleur monde ; mais il s'attendait à autre chose, et son attente ne fut pas déçue. Jamais il n'avait rencontré cette gravité sereine, cette affabilité ingénue qui commandent le respect, et ce je ne sais quoi qu'il ne pouvait définir, et qui n'était autre chose que l'arôme de la vertu.

C'est une sainte !... pensa Philippe, et, pour la première fois de sa vie, il fut pris de timidité.

Avant de prendre congé de ses visiteurs, la supérieure offrit à chacun d'eux un pieux souvenir ; à la dame, quelques médailles, et à son jeune compagnon, un scapulaire du Sacré-Cœur. Philippe le porta respectueusement à ses lèvres ; puis, ouvrant un élégant portefeuille en cuir de Russie, il le plaça entre ses cartes de visites, tout imprégnées du parfum à la mode.

La religieuse eut un triste sourire. Elle avait deviné l'état d'âme du jeune homme . . . . .

Deux années s'écoulèrent sans que le moindre changement se produisît dans la conduite de Philippe. Satisfait du présent, il voyait l'avenir plein de sourires. Sa vie se passait dans l'intrigue et les fêtes.

Au fur et à mesure que ses premières espérances se réalisaient, son ambition augmentait. L'objet de ses rêves, maintenant, était de recouvrer le titre de noble qui avait appartenu autrefois à sa famille, et de s'en servir pour monter plus haut. Mais pour porter ce titre, il lui fallait verser les arriérés d'une dette, acquitter certains droits ; et

le modeste revenu de notre jeune ambitieux ne lui permettait pas une telle dépense. Pour obvier à cet inconvénient, Philippe s'était assuré l'appui d'un homme politique que l'on venait de créer comte. Dans le but de presser les négociations, il résolut de passer le printemps dans la populeuse ville de X., où résidait cet important personnage. C'était un de ces hommes vulgaires, que d'autres plus habiles élèvent au premier rang, afin de s'en faire un paravent pour mieux masquer leurs intrigues. Philippe, qui avait toujours trouvé dans la faiblesse des autres le meilleur appoint de sa force, avait étudié son homme à ce point de vue, et en très peu de temps il était arrivé à gagner entièrement sa confiance.

Il partit donc pour X., emportant avec lui le petit scapulaire du Sacré-Cœur que lui avait donné la supérieure du couvent de Chamarlin. Ce scapulaire avait passé par bien des portefeuilles de toutes formes et de toutes dimensions, mais jamais il n'avait quitté la poche de Philippe depuis le jour où il l'avait reçu des mains de la bonne religieuse.

Ce jeune homme, dont les lèvres ne murmuraient jamais la plus petite prière, qui n'élevait ni ses pensées ni ses regards vers le ciel, ne pouvait se résoudre à laisser là l'image du Cœur sacré de son Dieu dont il méconnaissait les lois.

Un soir, Philippe se rendait au théâtre pour entendre *Faust*, le célèbre opéra de Gounod. La cantatrice se surpassa : jamais on n'avait interprété avec plus de talent le rôle de l'héroïne de Goethe.

Philippe n'était pas amateur de musique ; mais comme il était de bon ton de le paraître, il déchira ses gants à force d'applaudir et s'enroua à crier bravo !.. A la fin du premier acte, il se rendit dans la loge de son puissant ami. L'enthousiasme était indescriptible. La fille du comte venait de jeter à la diva un bouquet de violettes précoces, au milieu duquel elle avait mis une superbe bague en diamants. Le père lui-même avait déposé l'air important qu'il affectait d'ordinaire, et, évoquant ses réminiscences musicales, dans la chaleur de son enthousiasme, il s'écria :

— Cette voix est aussi douce, aussi suave que.....

Ici, son Excellence s'arrêta court : sa muse refusait de l'inspirer davantage. La comtesse, une bonne et paisible dame, qui s'endormait pendant les *andante* et se réveillait aux *allegro*, se contentait de donner de temps en temps un signe d'approbation.

— Senor, — cria la jeune comtesse en voyant Philippe entrer dans la loge — avez-vous jamais entendu quelque chose d'approchant?... Quelle voix !... quelle artiste ! — quelle superbe vocalisation et quel jet parfait !... et puis, quelle délicieuse toilette !... N'est-ce pas une pitié que le mérite ne soit jamais reconnu en Espagne ?...

—Pardonnez-moi, *Senorita*, — interrompit Philippe, — la diva ne recevra nulle part une ovation comme celle de ce soir.

—Ce n'est pas la moitié de ce qu'elle mérite,—se récria la jeune enthousiaste.—Il faut que nous lui fassions un présent royal, si nous ne voulons pas être la risée du monde civilisé!... La parure de diamants qui fut offerte à la *Britonini*, à Paris, le soir de la représentation à son profit, coûta dix mille douros.... (\*) Il faut à l'instant ouvrir une souscription!... Papa, vous vous inscrivez en tête pour cinq cents douros et maman pour la même somme!...

A cette proposition, le comte fronça les sourcils, comme si la paix de l'Europe avait été menacée, et la comtesse sursauta avec une telle vivacité, que le sommeil ne vint plus appesantir ses paupières de toute la soirée.

—Oh! vous allez refuser tous les deux, naturellement!... reprit la jeune fille, avec une moue d'enfant gâtée.—Qu'est-ce pour vous, papa, que cette somme insignifiante! N'allez-vous pas être ministre bientôt!

Le comte sourit avec la sereine majesté de Jupiter Olympien. Ainsi encouragée, *Mariquita* continua :

—Cette voix vaut tout l'or du monde; et puisque l'on dépense bien de l'argent pour autre chose, pourquoi pas pour cela?... Quoi! pas plus tard qu'hier maman a donné vingt-cinq douros et moi cinq, pour une simple neuvaine!... Oui! c'est entendu, nous ouvrons la souscription à l'instant même!... Papa, cinq cents douros; maman, cinq cents. Moi, je donne les cent douros que papa m'a donnés à l'occasion de mon jour de naissance... *Senor*, il faut aussi vous inscrire pour cent douros au moins... Allons, passez-moi votre carnet; je vais faire la liste moi-même!...

Tout étourdi par ce bavardage, Philippe tire son portefeuille de sa poche et machinalement le tend à la jeune fille, quand soudain il se rappelle qu'il renferme le scapulaire du *Sacré-Cœur*. Avec la rapidité de la pensée et la dextérité d'un prestidigitateur, il l'en retire et, le laissant tomber sans être aperçu, il le pousse adroitement du pied sous l'un des sièges avant de remettre le carnet à la fille du comte. Il craignait les railleries de cette évaporée, si elle venait à remarquer un scapulaire dans le portefeuille d'un homme du monde. Mais, par-dessus tout, il redoutait que le comte, dont il connaissait la sottise ignorante et les préjugés contre la religion, ne prit ombrage de le voir en possession d'un emblème pieux dont on trouvait très spirituel, dans le clan libéral, de faire des gorges chaudes. En dépit de ces craintes toutefois, il n'eut pas plus tôt foulé aux pieds le petit scapulaire, qu'un sentiment de honte et de dégoût s'empara de lui: il lui sembla qu'il venait de trahir son meilleur ami!...

(\*) Soit 50,000 frs.

—Je le ramasserai tout à l'heure,—pensa-t-il. Il essaya bien, à plusieurs reprises, de le relever, mais sans pouvoir y parvenir : dans sa précipitation, il ne distinguait pas le petit morceau d'étoffe coloriée des dessins du tapis. A la fin du dernier acte, il dut offrir son bras à la comtesse pour la reconduire à sa voiture. A peine l'eut-il vue s'éloigner, qu'il rentra au théâtre. La salle était sombre maintenant et déserte ; elle évoquait l'idée d'une âme demeurée seule dans l'amertume de sa faute, le désespoir de son péché, après que le brillant mirage de la tentation s'est évanoui.

Philippe monte à la loge, brûle des allumettes et cherche, dans tous les coins et les recoins, le scapulaire ; mais en vain ! Les longues traînes des robes de ces femmes mondaines ont sans doute balayé l'image du Sacré-Cœur de JÉSUS !...

Triste et contrarié, Philippe retourna à l'hôtel où il était descendu.....

Cette impression salutaire ne fut pas de longue durée ; si Philippe n'avait rien d'un jeune homme frivole, son cœur était trop encombré de mauvaises herbes pour que le lys d'une sainte pensée pût y prendre racine et s'y épanouir. Cependant le souvenir de son scapulaire perdu le poursuivait.

—Qui m'en donnera un autre ?... se disait-il parfois avec un certain accent de tristesse.

Philippe dînait un soir à "table d'hôte," selon son habitude. Pour un esprit scrutateur comme le sien, les continuelles allées et venues, particulières aux grands hôtels, étaient un objet d'étude des plus intéressants : cette multitude de types différents par l'âge, le sexe, la classe et le langage, offrait un vaste champ à ses observations. Il ne lui était jamais venu à la pensée, cependant, de comparer ce va-et-vient constant avec celui de la vie humaine. L'homme arrive aux portes de la vie comme un voyageur ; il se repose un moment, paye son écot, et s'en va pour ne jamais plus revenir !... Philippe n'avait jamais fait cette réflexion.

Son vis-à-vis de tous les jours, à table d'hôte, était une dame riche de l'Amérique du Nord, qui faisait un voyage à travers l'Europe. Mme W..., dont les cheveux blancs commandaient le respect, était une catholique pieuse et zélée, déjà avancée en âge. Il s'était établi, entre elle et Philippe, une de ces liaisons qu'amènent fréquemment les rencontres de la vie des hôtels. Ce soir-là, Mme W..., qui devait partir le lendemain, invita Philippe à prendre le thé dans son appartement. Celui-ci, pour ne point paraître impoli, accepta ; mais il prit congé de la vieille dame aussitôt qu'il le pût, sans blesser les convenances : il avait hâte de se rendre au théâtre, où il devait se rencontrer avec le comte.

Mme W... le reconduisit jusqu'à la porte de son salon et lui offrit une enveloppe cachetée, en disant :

—Je vous laisse ce petit souvenir que vous garderez, et dont, je suis sûre, vous prendrez le plus grand soin.

Philippe, qui tenait à être exact au rendez-vous, court à sa chambre ; et tout en maugréant contre les politesses de la bonne Mme W... il jette l'enveloppe sur la table, sans même la regarder, change de vêtements et, d'un pas hâté, se rend au théâtre. Le comte l'attendait avec impatience. Il avait reçu, le matin même, une lettre d'un ministre qui le chargeait d'une mission tout-à-fait au-dessus de ses médiocres capacités, et il espérait trouver en Philippe un aide aussi intelligent que discret. Le ministre ajoutait, en post-scriptum, que l'affaire des anciens titres de noblesse, qui préoccupait si fort notre jeune homme, ne présentait aucune difficulté sérieuse, et qu'il lui serait aisé de les obtenir sans bourse délier.

Le comte, tout naturellement, commença par lui lire le post-scriptum ; ensuite il proposa à Philippe de travailler de concert avec lui dans l'affaire qui le regardait personnellement. Notre jeune homme ne montra aucun empressement à accepter cette offre : avec sa froide sagacité, il avait vu, du premier coup, l'avantage de sa position et le parti qu'il en pouvait tirer. Fort surpris, notre politicien, sans expérience, dut en passer par toutes les exigences de Philippe, et l'accord fut enfin conclu, avec mille protestations de paternelle affection de la part du vieux comte, et de généreux désintéressement de la part de notre jeune héros.

À minuit, ce dernier revenait à son hôtel, plus content, plus satisfait de lui-même que jamais. Les mains dans ses poches, il fredonnait l'air de Desdemona, qu'il avait entendu au théâtre, et portait sur sa tête l'immortel pot au lait de Perrette, que les hommes finissent toujours par laisser choir et briser.

En entrant dans sa chambre, il allume la bougie qui se trouvait sur la table, et aperçoit, à côté, le pli fermé que Mme W... lui a remis trois heures auparavant. Poussé par la curiosité, il déchire l'enveloppe et y trouve, à sa grande surprise, un scapulaire exactement pareil à celui qu'il avait perdu. Rouge comme une tache de sang, le Cœur de Jésus se détache très nettement sur le morceau de flanelle blanche. Au-dessus il lit ces paroles : " Arrête : le Cœur de Jésus est là ! "

Philippe demeure un instant comme pétrifié ; peu à peu sa poitrine se soulève, et un immense sanglot, pareil au mugissement du lion blessé, s'en échappe. Puis, tombant agenouillé, il presse le scapulaire entre ses doigts tremblants, et se cache la tête dans le fauteuil. Une douleur aiguë pénètre son cœur, le torture et le transperce ; et une angoisse poignante l'étreint à la gorge, comme pour l'étouffer. Philippe crut qu'il allait mourir.



—Non, mon Dieu... non, pas maintenant!... gémit-il,—donnez-moi seulement une heure!...

Les heures succèdent aux heures, et toujours cette douleur intense, cette agonie! De temps à autre, il laisse échapper un sanglot court, saccadé, sans larmes, comme un coup de tonnerre dans le ciel sans pluie : c'est tout. A la fin, cependant, un flot de larmes, qui jaillit de ses yeux, soulage son cœur oppressé. La tempête d'amertume finit par se calmer graduellement et fait place à un chagrin plus tranquille, mais profond comme la mer. Les péchés sans nombre de sa vie se présentent alors devant lui, et la réflexion lui en montre toute l'énormité ; mais hélas ! sa volonté, — cette volonté lâche, reine et maîtresse de l'homme, si hardie pour le mal, si faible pour le bien, — lui fait entièrement défaut.

—Je ne puis pas ! non, je ne puis pas !... soupirait l'infortuné jeune homme.—Pour moi, il n'y a point de pardon!...

Et le ver rongeur du remords, transformé en serpent venimeux par sa conscience troublée, tuait, dans son âme, la douce et sainte vertu de l'espérance. A ce moment, son imagination lui représenta distinctement un cœur resplendissant entouré d'une couronne d'épines. Il avait, à la partie supérieure, une large blessure, d'où s'échappait une gerbe de flammes. Un papillon aux ailes drapées, qui voltigeait autour de ces flammes, finit par disparaître dans la plaie béante, attiré, fasciné, et, pour ainsi dire, consumé par ce feu divin. Une clarté brillante illumina soudain l'intelligence de Philippe, et il comprit que le pécheur est un ver méprisable, abject ; la pénitence, le coucou dans lequel il s'enferme, et le pardon divin, les ailes magnifiques qui élèvent l'âme jusqu'au Cœur du Sauveur. Et dans les profondeurs de sa conscience, il lui sembla entendre ces paroles touchantes de l'Enfant prodigue, paroles qu'il n'avait jamais lues encore, ni même entendues : " Je me lèverai et j'irai à mon père : *Surgam et ibo ad patrem meum !*....."

Et Philippe se leva. Le jour commençait à poindre. Il était encore vêtu de ses habits de soirée ; dans ses mains, ses gants parfumés, et, à la boutonnière de son habit, quelques violettes que lui avait données la fille du comte. A la hâte, il revêt un simple costume du matin : puis il prend le chemin de la cathédrale. Le vaste temple est désert ; mais la lumière rosée de l'aurore qui tombe des vitraux du côté de l'Orient, donne à l'édifice grandiose cette teinte de sublimité divine qui nous fait involontairement plier le genou, en même temps qu'elle fait monter de notre cœur à nos lèvres les louanges du Très-Haut. Philippe s'agenouilla près d'un confessionnal vide. Devant lui se trouvait une statue de Notre-Dame-des-Douleurs, le cœur percé d'un glaive.

—C'est moi qui t'ai blessée ainsi!... s'écrie-t-il avec l'accent d'un chagrin le plus poignant.—Comment t'appeler ma Mère? .. Et pourtant, oh! bonne Mère! je t'invoque : j'implore ton intercession!

Alors ses larmes coulèrent douces et réconfortantes. A son appel suppliant, l'auguste Mère du Sauveur semblait déjà promettre le pardon, avant même que l'absolution eût effacé ses fautes.

Quelques instants plus tard, un prêtre paraissait à l'extrémité d'une des ailes de la grande nef. Philippe alla aussitôt à lui et le pria d'entendre sa confession. Le ministre de Dieu s'apprêta à s'excuser; mais quand il remarqua le regard anxieux du jeune homme, quand il vit ses yeux rouges et gonflés par les pleurs, et l'expression d'angoisse immense avec laquelle il le fixait, il s'inclina en silence et entra au confessionnal. Philippe s'agenouilla à ses pieds et lui fit l'aveu des fautes de toute sa vie.

Étonné, surpris de sa contrition profonde et de son ferme propos si énergique, le prêtre ne put s'empêcher de lui demander avec bonté :

—Qui vous a déterminé à venir à confesse, mon enfant!

—La vue de ce capulaire, —répondit Philippe; et il le lui montra tout trempé de ses larmes.

—Aviez-vous une dévotion spéciale pour le Sacré-Cœur?... Pratiquez-vous au moins quelque acte de piété en son honneur?

—Non, aucune!... Je le portais simplement sur moi... Il m'est arrivé une fois de le jeter par terre, mais il est venu me retrouver, en dépit de mon ingratitude.

—Notre-Seigneur a accompli sa promesse, s'écria le prêtre en levant ses mains vers le ciel :—Je bénirai les lieux où se trouvera une image de mon Sacré-Cœur!....

.....  
Deux ans plus tard Philippe s'éteignait sur une terre étrangère, regardant la mort d'un œil tranquille, comme le seuil de l'éternelle vie. Il mourait de la mort du juste.

Dans ses fréquents entretiens avec le religieux qui l'assistait durant sa dernière maladie, il lui raconta cette histoire, dont il serait facile de vérifier l'authenticité, s'il nous était permis de donner la date exacte et les noms bien connus de ceux que nous avons mis en scène.

LUIS COLOMA, S. J.





## CONFESSION ET COMMUNION

RÉPONSES À QUELQUES DIFFICULTÉS DES CATHOLIQUES



Le Sacrement de Pénitence est, dans les desseins de Notre Seigneur, le grand sacrement qui assure la paix du cœur aux hommes de bonne volonté et les rend peu à peu semblables au Sauveur.

Il aide l'homme à dompter ses passions et à prendre les mœurs et les habitudes chrétiennes. Il prépare à la communion.

La pénitence purifie l'âme ;

la communion la vivifie.

La pénitence fait reprendre racine à nos bonnes résolutions ; la communion les affermit et leur permet de porter fleurs et fruits.

La pénitence met notre cœur et notre volonté d'accord avec le cœur et la volonté de JÉSUS ; la communion cimentera cette union et la maintient.

Cependant un certain nombre de chrétiens ne s'approchent du sacrement de pénitence qu'en tremblant. Ils se laissent arrêter par des difficultés qui viennent ou du démon, ou d'une conscience mal éclairée. Il ont sans cesse des inquiétudes sur la valeur de leurs confessions, sur les dispositions qu'ils y apportèrent, et sur les pardons qu'ils ont reçus.

Répondre à ces difficultés, si pénibles et si troublantes, éclairer les consciences, afin de leur procurer la douce paix du cœur promise par Notre-Seigneur aux hommes de bonne volonté, sera une œuvre salutaire et utile aux chrétiens. C'est ce que nous allons essayer.

Dans une série d'articles courts et populaires, nous examinerons les principales difficultés des catholiques à propos des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

---

PREMIÈRE PARTIE.

**La Confession**

*1° J'ai bien de la misère à faire mon examen de conscience.  
—Je ne sais comment m'y prendre.*

Rappelez-vous d'abord ce que la loi de Dieu demande à l'homme qui veut faire une bonne confession. Vous aurez ensuite moins de difficulté à examiner votre conscience.

La loi de Dieu nous demande d'accuser *tous les péchés mortels* dont nous nous sentons coupables au moment de la confession. Nous ne sommes pas obligés d'accuser les péchés véniels, on peut les effacer par d'autres moyens : l'eau bénite, le signe de la croix, ce que l'Eglise nomme les Sacramentaux.

Donc, la première chose à faire quand on se prépare à la confession, c'est de se demander si l'on a des péchés graves sur la conscience, et pour le savoir, il n'y a qu'à prendre l'examen de conscience que Notre-Seigneur lui-même nous a laissé : les dix commandements de Dieu et les préceptes de l'Eglise.

Parcourez-les l'un après l'autre, voyez les fautes graves que vous avez commises..... puis examinez les devoirs de votre état..... de votre situation comme homme marié, commerçant, fonctionnaire public, etc., et votre examen de conscience sera complet. C'est la manière la plus simple et en même temps la plus efficace de préparer une bonne confession. Lire dans un livre de piété un examen tout fait et fort détaillé, est souvent, pour les hommes surtout, le vrai moyen de s'embrouiller complètement la conscience. En voici la raison. Ces livres ne distinguent pas entre les péchés mortels et les péchés véniels ou les imperfections ;

ils mettent sur le même pied ce qui est de précepte et d'obligation et ce qui est simplement de conseil. Après avoir lu cette longue énumération de fautes, tout est mêlé, confondu dans la conscience, on ne sait plus ce qu'on doit accuser à confesse, ou l'on accuse tout ensemble, péchés mortels et péchés véniels, imperfections et défauts d'humeur.

\*\*\*

L'examen terminé, si vous trouvez dans votre âme des fautes mortelles, accusez celles-là tout d'abord, sans trop vous préoccuper des péchés véniels, pour cette fois. Quand un homme s'est fait des blessures graves qui peuvent causer la mort, il ne fait pas trop attention aux égratignures qui n'ont endommagé que la peau. Donc, confessez vos péchés, mais tous vos péchés mortels et votre confession sera bonne.

Si vous n'avez pas de faute grave à accuser, alors choisissez quelques péchés véniels, dans lesquels vous tombez le plus souvent et qui mal édifient davantage les personnes avec qui vous vivez.

Je dis quelques péchés véniels seulement :

1° Parce que vous faites une accusation libre, à laquelle vous n'êtes pas obligé par la loi de Dieu ;

2° Parce que, en accusant trop de péchés véniels et d'imperfections, vous dispersez votre attention sur une foule de points secondaires, sans obtenir aucun résultat satisfaisant de vos confessions.

Voilà, en effet, ce qui empêche nombre de personnes pieuses de faire des progrès dans la réforme et l'amendement de leur vie. A chaque confession, elles récitent la même litanie de fautes vénielles et d'imperfections, sans avoir aucun regret véritable ni aucune intention sérieuse de se corriger. C'est toujours la même chose. Prenez au contraire une couple de défauts, les défauts dominants de votre tempérament, portez toute votre surveillance sur ces points et peu à peu vous les ferez disparaître.

Selon le conseil du catéchisme, quand vous n'avez pas de

fautes graves, joignez à l'accusation de quelques péchés celle d'une faute grave du passé, au moins en général, pour assurer votre contrition.

II° *Mais la difficulté pour moi est de savoir si mes fautes sont mortelles ou vénielles.....*

*Je ne les distingue pas facilement.*

On ne se coupe pas la gorge, on ne se donne pas un coup de poignard dans le cœur sans le savoir et sans le vouloir. De même aussi, on ne commet jamais de péché mortel *sans le savoir et sans le vouloir.*

Le péché mortel a de si terribles conséquences pour l'âme qu'on ne s'en rend jamais coupable qu'en pleine connaissance de cause. Souvenez-vous donc des conditions requises par la théologie pour une faute mortelle.

Il faut : 1° que la désobéissance à la loi de Dieu soit en matière grave ;

2° Que l'on connaisse la gravité de l'acte qu'on va commettre ;

3° Qu'il y ait enfin, de notre part, une pleine et entière liberté.

Exemples : L'assistance à la messe le dimanche est une matière grave..... Je connais la gravité de cette obligation..... Je suis libre. Je pourrais, si je le voulais, aller à la messe, mais volontairement, par paresse ou pour m'amuser, je reste à la maison..... Péché mortel. L'impureté est matière grave. Je connais la gravité de l'acte que je suis tenté de commettre . . . Je pourrais l'éviter, si je le voulais . . . Mais pour satisfaire mes passions, je l'accomplis . . . Péché mortel. Il en est ainsi des autres matières.

\* \* \*

Si l'une ou l'autre des conditions ci-dessus indiquées fait défaut, il n'y a pas de péché grave.

Il n'est donc pas possible, comme certaines personnes peu éclairées ou de tempérament nerveux se l'imaginent, de commettre une faute mortelle sans y penser et sans le vouloir. Heureusement pour nous, certes, car le péché mortel entraîne avec lui les conséquences les plus fatales. Du reste, quand on a eu vraiment le malheur de tomber dans une faute grave, la conscience nous en avertit aussitôt clairement, sans qu'il soit possible de douter.

Pourtant, si vous êtes inquiet sur la gravité morale de tel ou tel acte en particulier, parlez-en à votre confesseur, il éclairera votre conscience.

(A suivre)

---

## BULLETIN NÉCROLOGIQUE

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs les défunts suivants :

*Belœil* : Mlle Parmélie Lafleur. — *Boucherville* : Dames Noël Lapointe et Rémi Daignault, Mlle Amanda Bourdon. — *Burlington, Vl.* : Dames Philomène Tétrault et Philomène Bernier. — *S. Henri de Mascouche* : Dame Onésime Dufort. — *Malane* : Dame Marg. DesRosiers, Zél., MM. Ulric Parent, Charles Truchon, Charles Simard, Dame M. L. Guay. M. Chrysologue Ouellet. — *Montréal* : Dame Angeline Cédras. — *Napierville* : Dame Hormisdas Béchard, Zél. — *Nouvelle-Orléans* : Dames Louisa Bonnet et Burgand. — *S. David d Yamaska* : N. Alpide St-Cyr. — *Ste Dorothee* : Dames Marie-Théodore Saucier et Victoire Chalifoux. — *S. Eustache* : Dames Olivine Hogue et Adèle Lanyon, M. Jacques Poirier. — *S. Hermas* : Dlle Rose-Ida Lafond, Zél. — *S. Jean* : M. François-Xavier Lanier. — *S. Jean-Baptiste, Man.* : Dame Zénon. Filion, Zél. — *S. Vincent de Paul* : Dame J. Benjamin Papineau, Zél., Dames Gilbert Chartrand et Augustin Desautels. — *S. Roch de Richelleu* : M. Edmond Archambault. — *S. Urbain* : Dame Vve Mathilde Brais. — *Varenes* : Dlle Lucrèce Bousquet — *Winooski, Vl.* : Dame Alphonse Dubuc. — *Keeseville, N. Y.* : MM. Joseph Petit, Frank Dulude. — *Lachute* : M. Joseph Labonté. — *S. Eugène* : M. Basile Charlebois. — *Ste Rose* : Mlle Bernadette Taillefer.

R. I. P.

---



## Intention générale du mois de Juillet 1897

APPROUVÉE ET BÉNIE PAR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

### La Propagation de la foi

**A** PRÈS sa résurrection, le Sauveur réunit ses apôtres et leur dit : "Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit."

Cet ordre du Sauveur, l'Eglise l'a fidèlement exécuté. Au lendemain de l'Ascension, les disciples du divin Crucifié se partagèrent le monde, et ils s'en allèrent prêchant Jésus et sa croix. Ni la crainte des hommes, ni celle des éléments ne purent arrêter ces intrépides propagateurs de la céleste doctrine. Aussi la plupart des Eglises des premiers siècles furent fondées dans le sang de leurs apôtres, et cette voix du sang a été plus éloquente encore que les discours et les miracles eux-mêmes.

Quand l'Evangile eut été annoncé aux nations de l'ancien empire romain, ce fut le tour des barbares. Les Anglo-Saxons furent convertis par le moine Augustin ; saint Boniface fonda l'église d'Allemagne ; saint Cyrille et saint Méthodius portèrent la foi aux Slaves ; au dixième siècle, l'Europe se trouva presque tout entière chrétienne. Alors vinrent les Croisades qui poussèrent de nouveaux missionnaires jusqu'au fond de l'Asie. Avec la découverte d'une nouvelle route vers les Indes et d'un monde nouveau à l'Occident, commencèrent les grandes missions qui se sont continuées jusqu'à nos jours. Une sublime émulation s'établit entre les ordres religieux, et l'on vit lutter de zèle



les Franciscains, les Dominicains, les Jésuites, etc., pour l'œuvre de la conversion des infidèles.

Notre époque n'a rien à envier sur ce point aux âges précédents. De hardis explorateurs se sont frayé un passage à travers les déserts les plus inaccessibles, mais les prêtres de l'Évangile les ont suivis de près, quand ils ne les ont pas devancés.

\* \* \*

Qu'on ne s'étonne point de ce besoin d'expansion et de prosélytisme ; c'est le contraire qui devrait nous surprendre. En effet, peut-on croire en JÉSUS-CHRIST, et ne pas désirer qu'il soit connu, adoré, aimé, non pas seulement par un petit nombre de fidèles, mais sans exception ou limite de temps et de lieux, par tous les hommes ?

Peut-on croire en JÉSUS-CHRIST et voir avec indifférence qu'une partie considérable du monde soit encore étrangère à la vivifiante lumière de l'Évangile, aux bienfaisantes influences de la grâce et des sacrements qui sauctifient la vie et transfigurent la mort ?

Non, la semence de la foi que Dieu a déposée dans nos âmes, au jour de notre baptême, ne doit pas demeurer stérile ; il faut qu'elle germe, qu'elle produise des fruits, et que d'autres semences, sorties de ces fruits, portent au loin, avec la gloire de JÉSUS-CHRIST, les bienfaits de la rédemption et les saintes espérances de la vie éternelle : *Posui vos ut catis et fructum afferatis*. Voilà notre devoir ; et nous pouvons dire qu'une obligation toute particulière nous est faite par suite des circonstances et des temps où nous vivons.

Que se passe-t-il de nos jours ?

D'un côté, pour tout observateur attentif, il paraît évident que Dieu a sur les hommes de grandes vues de miséricorde et d'amour. Pourquoi, en effet, toutes ces découvertes de la science moderne qui transforment les relations des peuples, suppriment les distances et permettent à la pensée humaine de se communiquer d'un bout du monde à l'autre avec une rapidité prodigieuse ? Est-ce que Dieu, dans cette

révélation des secrets de la nature, ne s'est proposé que le progrès de l'industrie, le développement de la jouissance matérielle, ou une vaine satisfaction des hommes? Aveugle qui ne verrait rien par delà les bornes étroites de cet horizon! Dieu a dû nécessairement se proposer un but plus noble, plus grand, plus digne tout à la fois de lui et de ses créatures: il a voulu faciliter la diffusion de l'Évangile, permettre à son Église bien-aimée de s'agrandir avec moins de difficultés, porter le nom de JÉSUS-CHRIST son fils sur toutes les plages, et convoquer tous les peuples de la terre vers lui, comme vers le foyer de toute vérité, de toute sainteté et de tout amour.

D'un autre côté que voyons-nous?

Presque partout une inquiétude vague tourmente les âmes, un besoin immense de vérité se fait sentir, et des nations entières, jusqu'ici rebelles, semblent ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile. Le Japon, cette terre baignée dans le sang chrétien, se montre moins hostile à la religion; le vaste empire de la Chine accorde une liberté plus large aux consciences si longtemps opprimées; aux Indes les missionnaires voient le nombre de leurs néophytes s'accroître sans cesse. Voilà ce qui se passe de nos jours: un tel spectacle est de nature à remplir d'espérance et de joie les cœurs chrétiens; mais il impose aussi, ce semble, un véritable devoir à chacun de nous, celui de coopérer à ces grands desseins de Dieu et de faire quelque chose pour le salut de tant de peuples.

\* \* \*

Mais quels moyens prendre pour faire briller le flambeau de l'Évangile sur ces contrées lointaines? Nous n'en voyons que deux: y aller soi-même, ou seconder et soutenir ceux qui y sont.

Il n'est pas donné à tout le monde de quitter son pays pour aller prêcher la foi aux infidèles; tous n'ont pas reçu ce don de Dieu, il ne reste donc qu'une chose à faire, c'est de seconder et de soutenir les apôtres de JÉSUS-CHRIST, les

secourir par la prière, les soutenir par l'aumône. Eh bien ! le moyen de remplir ce devoir sans difficultés et sans peine s'offre à nous, il est à la portée de tous ; ce moyen, par une inspiration venue d'en haut, s'est réglé, organisé, constitué, il est devenu une œuvre et cette œuvre s'appelle l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Un *Pater* et un *Ave* chaque jour, avec une invocation à saint François-Xavier, protecteur des missions, voilà la prière ; un sou par semaine, voilà l'aumône, et par cette prière et cette aumône nous sommes constitués apôtres ; et sans les périls, sans les peines, sans les sacrifices souvent sanglants de l'apostolat, nous pouvons en avoir la gloire et le mérite.

Voulons-nous savoir maintenant ce que devient la faible aumône de l'associé de la Propagation de la Foi unie à sa petite prière de chaque jour ? Elle s'en va sur des plages lointaines, au fond des forêts et des déserts, portant avec elle les bénédictions du Ciel, associée à d'autres aumônes, à d'autres prières, ses sœurs, filles toutes ensemble de la même œuvre. Et là que fait-elle ? Elle fait de grandes choses. Des chrétientés nouvelles établies, ou d'anciennes soutenues ou consolidées, des églises bâties, des écoles élevées, d'affreuses misères soulagées, des païens baptisés par milliers, voilà les fruits que produisent les aumônes et les prières des associés de la Propagation de la Foi.

Qui donc pourrait s'excuser de ne pas faire partie de cette œuvre admirable, ou plutôt qui ne devrait se reprocher amèrement d'avoir laissé perdre une occasion si facile de faire quelque chose pour la gloire de Dieu et le salut de ces frères ? Quel obstacle s'y opposerait ? Nous avons déjà dit combien est modique la cotisation de la Propagation de la Foi. Ceux et celles auxquels la Providence impose l'obligation de gagner leur vie par le travail de chaque jour peuvent encore épargner sur le salaire de la semaine l'obole des missions. Aussi c'est dans les rangs de l'humble et vaillante armée des travailleurs que l'œuvre de la Propagation de la Foi a toujours recruté les adhésions les plus nombreuses et les

plus fidèles dévouements. Trois ouvrières de Lyon ont trouvé dans l'ardeur de leur foi le secret de fonder une association dont le budget annuel se compte maintenant par millions, et qui a procuré à un très grand nombre d'âmes le bien inappréciable de la vie éternelle.

A plus forte raison, les chrétiens qui ont au delà du strict nécessaire, peuvent-ils et doivent-ils faire sur leur aisance, et en proportion de leur aisance, une part généreuse aux besoins de cette œuvre ; et ces besoins, nous ne l'ignorons pas, sont vastes comme le monde.

Il n'est pas nécessaire que nous en disions davantage pour exciter le zèle des Associés de l'Apostolat de la Prière en faveur d'une Œuvre qui possède déjà toutes leurs sympathies. Qu'ils se rappellent seulement qu'en travaillant à l'étendre, ils réalisent un des désirs les plus chers du Cœur de Jésus.

#### Prière quotidienne durant ce mois

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses, et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que vous daigniez inspirer à tous les chrétiens un grand zèle pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Ainsi soit-il.

Résolution apostolique: Travailler à organiser partout plus fortement l'Œuvre de la Propagation de la Foi.





## NOUVEAUX STATUTS

DE

## L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

Eclaircissements

(Suite)

Depuis longtemps nos Associés avaient adopté une autre pratique de piété, connue sous le nom d'*Heure Sainte*. Le Ve Statut approuve et confirme cette adoption. Quelques brèves explications suffiront pour mettre en relief la valeur et l'utilité de ce pieux exercice.

L'*Heure sainte* consiste dans *une heure* de méditation ou de prières vocales, ayant pour objet l'agonie du Sauveur au jardin des olives. Elle se fait durant la nuit du jeudi au vendredi.

C'est Notre-Seigneur qui a, pour ainsi dire, institué lui-même cet exercice de dévotion qui en a marqué le but et déterminé le trait essentiel : une heure de prière avec son Cœur agonisant à Gethsémani. Nous lisons, en effet, dans les écrits de la B. Marguerite-Marie, qu'un jour, en 1673, tandis qu'elle adorait le Saint-Sacrement, le Sauveur se présenta soudain à ses regards. Ses plaies divines resplendissaient comme des soleils, et son Cœur sacré paraissait une fournaise d'où s'échappaient des flammes ardentes.

Après s'être plaint de l'ingratitude des hommes, après avoir recommandé la *Communion réparatrice*, JÉSUS-CHRIST ajouta :

“ Toutes les nuits, du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au jardin des olives. Pour m'accompagner dans cette humble prière, que je présentai alors à mon Père, tu te lèveras entre onze heures et minuit ; tu te prosterneras pendant *une heure* avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la livine

colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes Apôtres, qui n'avaient pu veiller une heure avec moi."

Ainsi, *réparer* l'ingratitude des hommes ; *participer* aux mortelles tristesses du Cœur agonisant de JÉSUS ; *demander grâce* pour les pécheurs ; *apaiser* la colère divine, telles sont les fins éminemment apostoliques de l' *Heure sainte*.

En vue de propager cette pratique de dévotion parmi les fidèles et de l'organiser par l'association, une Confrérie fut fondée, en 1829, par le P. Robert Debrosse, S. J.

Mais les Statuts de la Confrérie ne furent définitivement fixés et approuvés qu'en 1836, par Mgr l'Évêque d'Autun, après un nouveau Bref de Grégoire XVI, qui permet de commencer l'exercice de l'Heure sainte dès le moment où l'on peut réciter les *Matines du vendredi*. Enfin Sa Sainteté le Pape Léon XIII a daigné élever cette Œuvre à la dignité et aux privilèges d'Archiconfrérie. (Bref du 7 avril 1886.)

Afin de promouvoir et de rendre plus facile l'exercice de l' *Heure sainte*, les Directeurs de l'Apostolat de la Prière ont obtenu de nouvelles faveurs pour cette pieuse pratique.

En vertu d'un Rescrit pontifical (13 mai 1875), *tous les Associés* de l'Apostolat de la Prière ont droit, sans inscription spéciale, à l'indulgence plénière accordée aux membres de l'Archiconfrérie de l'Heure-Sainte, établie à Paray-le-Monial.

Désireux de faciliter encore cet exercice à tous nos Associés, le Pape Léon XIII a daigné leur faire une nouvelle et précieuse concession.

" Pour empêcher dit Sa Sainteté, qu'un espace trop restreint ne prive beaucoup de membres de l'Apostolat d'une grâce spirituelle de cette importance, Nous accordons, en vertu de Notre autorité apostolique, à tous les membres de la susdite Association, la faculté de faire l'exercice de l'Heure sainte *au jour* de la semaine et à l'heure où les Directeurs locaux voudront les convoquer dans une *église ou chapelle*." (Bref du 30 mars 1886.)

*Mais, ajoute le V<sup>o</sup> Statut, nul ne pourra ajouter d'autres œuvres pies à l'Apostolat. Cette clause, de grande importance, a pour but de prévenir toute adjonction de nouvelles pratiques dans l'intime même de l'Œuvre et de sauvegarder ainsi dans sa belle simplicité la constitution même de l'Apostolat de la Prière.*

(A suivre)

## La Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque

Apôtre du Sacré-Cœur

(Suite)

### V. SA PROFESSION AU MONASTÈRE DE PARAY

Cependant le temps de la profession de la Bienheureuse approchait et elle se vit soumise à de plus grandes épreuves que jamais par ses Supérieures, qui voulaient par là s'assurer de sa constance et perfectionner sa vertu.

On lui disait que l'on voyait bien qu'elle n'était pas propre à prendre l'esprit de la Visitation, qui redoute les voies extraordinaires, comme très sujettes à la tromperie et à l'illusion. Marguerite en fut vivement touchée. S'adressant à son divin Maître, elle lui dit amoureusement : " Hélas ! mon Sauveur, vous serez donc la cause que l'on me renverra ! "

Sur quoi Notre-Seigneur lui répondit : " Dis à ta Supérieure qu'il n'y a rien à craindre pour te recevoir, que je réponde pour toi, et que si elle me trouve solvable, je serai ta caution. "

" Ayant fait ce rapport à ma Supérieure, écrit la Bienheureuse, elle m'ordonna de demander à mon Maître, pour marque de sûreté, qu'il me rendit utile à la sainte religion par la pratique exacte de toutes ses observances. Sur quoi son amoureuse bonté me répondit : " Eh bien ! ma fille, je t'accorde tout cela, car je te rendrai plus utile à la religion qu'elle ne pense, mais d'une manière qui n'est encore connue que de moi ; et désormais j'ajusterai mes grâces à l'esprit de ta règle, à la volonté de tes supérieures et à ta faiblesse ; en sorte que tu tiennes pour suspect tout ce qui te retirera de l'exacte pratique de la règle, laquelle je veux que tu préfères à tout le reste. De plus, je suis content que tu préfères la volonté de tes supérieures à la mienne, lorsqu'elles te défendront de faire ce que je t'au-

“ rai ordonné. Laisse-les faire tout ce qu'elles voudront de  
 “ toi : je saurai bien trouver le moyen de faire réussir mes  
 “ desseins même par des moyens qui y semblent opposés et  
 “ contraires. Et je ne me réserve que la conduite de ton  
 “ intérieur, et particulièrement de ton cœur, dans lequel  
 “ j'ai établi l'empire de mon pur amour ; je ne le céderai  
 “ jamais à un autre.”

La Bienheureuse rapporta fidèlement tout cela à ses Supérieures et-elles en furent satisfaites. Les effets en parurent si sensiblement, qu'elles ne doutèrent plus que ces paroles ne vinssent de la Vérité même, par la grande paix dont la chère novice jouissait dans son intérieur et dans l'attachement qu'elle avait pour l'obéissance, quelque peine qu'elle y ressentit. L'on ne pouvait donc plus douter de la bonté de l'esprit qui la conduisait. Une obéissance aveugle, jointe à une humilité profonde et une constante mortification, étaient des preuves assez fortes pour s'en assurer. Elle fut donc admise à la profession par toutes les voix de la Communauté.

Le jour des Trépassés (2 novembre 1672), comme elle était devant le saint Sacrement, pour lui faire amende honorable de l'abus qu'elle avait fait de ses grâces, tant dans les sacrements que dans l'oraison, elle s'immola à sa divine volonté, le priant de recevoir le sacrifice de l'holocauste qu'elle désirait lui faire, et de l'unir au sien. Notre-Seigneur lui dit : “ Souviens-toi que c'est un Dieu crucifié que tu veux  
 “ épouser ; c'est pourquoi il te faut rendre conforme à lui en  
 “ disant adieu à tous les plaisirs de la vie, puisqu'il n'y en  
 “ aura plus pour toi qui ne soient traversés de la croix.”



Jésus lui montre une croix couverte de fleurs.

“ fleurs tomberont et il ne te restera que les épines qu'elles

“ Il me fut  
 montré, écrit la  
 Bienheureuse, une  
 grande croix, dont  
 je ne pouvais voir  
 le bout, mais elle  
 était toute cou-  
 verte de fleurs :  
 “ Voilà le lit de  
 mes chastes épou-  
 ses, me dit Jésus,  
 où je te ferai con-  
 sommer les délices  
 de mon amour :  
 peu à peu ces



“ cachent à cause de ta faiblesse ; mais elles te feront si vivement sentir leurs piqures, que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en supporter la douleur. ”

“ Ces paroles, ajoute Marguerite, me réjouirent beaucoup, pensant qu'il n'y avait jamais assez de souffrances, d'humiliations, ni de mépris, pour désaltérer l'ardente soif que j'en avais, et que je ne pourrais jamais trouver de plus grande souffrance que celle que je sentais de ne pas assez souffrir, car son amour ne me laissait pas de repos ni jour ni nuit. Mais ces douceurs m'affligeaient. Je voulais la croix toute pure, et j'aurais voulu pour cela toujours voir mon corps accablé d'austérités et de travail, duquel je prenais autant que mes forces pouvaient porter, car je ne pouvais vivre un instant sans souffrance. Plus je souffrais et plus je contentais cette sainteté d'amour qui avait allumé trois désirs dans mon cœur, lesquels me tourmentaient incessamment : l'un de souffrir, l'autre de l'aimer et communier, et le troisième de mourir pour m'unir à lui. ”

Notre-Seigneur lui demanda un jour, après la communion, de lui réitérer le sacrifice qu'elle lui avait déjà fait de sa liberté et de tout son être. Elle le fit de tout son cœur, “ pourvu, lui dit-elle, que vous ne fassiez jamais rien paraître en moi d'extraordinaire que ce qui me pourra le plus causer d'humiliation et d'abjection devant les créatures et me détruire dans leur estime : car hélas ! mon Dieu, je sens ma faiblesse, je crains de vous trahir, et que vos dons ne soient pas en sûreté en moi ”

“ Ne crains rien, ma fille, lui répondit-il, j'y mettrai bon ordre, car je m'en rendrai le gardien moi-même et te rendrai impuissante à me résister. ”

“ Je ne me souciais plus ni du temps ni du lieu, depuis que mon Souverain m'accompagnait partout. Je me trouvais indifférente à toutes les dispositions que l'on pût faire de moi, étant bien sûre que s'étant ainsi donné à moi sans aucun mérite de ma part, mais par sa pure bonté, on ne me le pourrait pas ôter ; cela me rendait contente partout. C'est ce que j'expérimentai lorsque l'on me fit faire ma retraite de profession, en gardant une ânesse avec son petit ânon dans le jardin, laquelle ne me donnait pas peu d'exercice, car on ne me permettait pas de l'attacher, et on voulait que je la retinsse dans un petit coin que l'on m'avait marqué de crainte qu'elle ne fit du mal. Et elle ne faisait que courir. Je n'avais point de repos jusqu'à l'*Angelus* du soir, quand je

venais souper : et puis je retournais pendant une partie de Matines dans l'étable pour la faire manger. Je me trouvais contente dans cette occupation, que je ne me serais point soucié qu'elle aurait duré toute ma vie ; et mon Souverain m'y tenait si fidèle compagnie, que toutes ces courses qu'il me fallait faire ne m'empêchaient point de m'entretenir avec lui ; car ce fut là que je reçus de si grandes grâces, que jamais je n'en avais expérimenté de semblables ; surtout ce qu'il me fit connaître sur le mystère de sa sainte mort et passion ; mais c'est un abîme à décrire et la longueur me fait tout supprimer. Je dirai seulement que c'est ce qui m'a donné tant d'amour pour la croix, que je ne peux vivre un instant sans souffrir : mais souffrir en silence, sans consolation, soulagement ni compassion ; et mourir avec ce Souverain de mon âme, accablée sous la croix de toutes sortes d'opprobres, d'humiliations, d'oublis et de mépris. Ce qui a duré toute ma vie, laquelle par sa miséricorde s'est toute passée dans ces sortes d'exercices, qui sont ceux du pur amour, lequel a toujours pris soin de me fournir abondamment de ces sortes de mets, si délicieux à mon goût, que jamais il ne dit : c'est assez." (*A suivre.*)

## NOS MARTYRS CANADIENS

### NOUVELLES FAVEURS ATTRIBUÉES À LEUR INTERCESSION

*La Conception* : Deux grâces particulières et quatre guérisons.—*Montréal* : une guérison après trois neuvaines.—*Sainte-Félicité* : deux guérisons ; deux faveurs spéciales.—*Nominingue* : deux guérisons.—*Saint-Lazare* : une guérison.—*Upton* : trois grâces temporelles.—*Saint-Stanislas de Kostka* : une guérison.—*Saint-Valérien* : deux guérisons.—





## LUTTE CONTRE L'IVROGNERIE

Nous extrayons ce qui suit de l'*Annuaire de la Société de Tempérance de l'église Saint-Pierre* à Montréal pour l'année 1897 :

« Il y a à l'horizon de notre Province de Québec, un *point noir* inquiétant pour tous ceux qui pensent à l'avenir de notre pays et qui veulent efficacement sa prospérité. Nous ne songeons ici ni à la perspective d'une guerre civile ou religieuse, ni aux questions politiques et sociales et aux bouleversements qui pourraient en résulter. Il s'agit d'une chose plus grave encore que tout cela, d'un fléau qui tue plus d'hommes que les épidémies, qui trouble notre esprit et atteint notre vigueur religieuse et nationale plus que toutes les révolutions.

Le point noir que nous signalons et dont l'opinion publique commence à se préoccuper est la consommation exagérée des boissons alcooliques et surtout de l'eau-de-vie.

Les conséquences des excès alcooliques peuvent se résumer ainsi : perte de la raison, maladie, ruine, abrutissement, immoralité, suicide, dégénérescence de la race.

C'est là un fait amplement confirmé par l'expérience qu'un homme qui se laisse dominer par la passion des liqueurs fortes est un homme perdu. Il sera mauvais ouvrier ou mauvais patron, mauvais domestique ou mauvais maître, mauvais fils, époux sans cœur, père sans entrailles, mauvais citoyen . . .

Une famille qui donne asile à l'intempérance est une famille perdue.

L'ivrognerie y trainera à sa suite les larmes, la discorde, les coups, la misère, la maladie et la mort, hideuse invasion d'ennemis serrés l'un contre l'autre et se tenant par la main.

Une société qui est profondément atteinte par le fléau de l'alcoolicisme est une société perdue. Il n'y a plus à espérer pour elle ni richesse, ni bien-être, ni puissance, ni vertu, ni ordre, ni progrès.

On ne sera pas surpris si en présence de ces affreuses conséquences, de véritables amis du peuple, des laïques dévoués justement alarmés des malheurs qui menacent leurs compatriotes élèvent la voix et déploient le plus grand zèle pour enrayer ou détruire ce vice infâme de l'intempérance.

L'on ne saurait s'étonner si des prêtres profondément convaincus du bien opéré par les Sociétés de Tempérance cherchent par tous les

moyens possibles à rendre populaires ces Sociétés et à les rendre accessibles à tous les catholiques.

Les Sociétés de Tempérance ont fait un bien immense partout où elles ont été établies ; aux Etats-Unis, en Angleterre, en Suède, elles ont enrayé les progrès de l'alcoolisme.

La première Société de Tempérance, basée sur l'abstinence complète des boissons enivrantes, fut fondée aux Etats-Unis en 1826 ; en 1829, il y avait 1,000 sociétés de ce genre : en 1831, on en comptait 2,200, en 1835, 8,000 ; aujourd'hui elles sont innombrables.

Les résultats ne se sont pas fait attendre : dès 1836, la consommation des liqueurs alcooliques avait diminué des  $\frac{2}{3}$  dans les Etats de l'Est et de la moitié dans les autres ; 2 millions de personnes s'abstenaient des liqueurs fortes : 4,000 distilleries avaient été fermées ; 8,000 marchands avaient abandonné le commerce des spiritueux et, chose plus incroyable encore, 12,000 ivrognes avaient été corrigés.

En Suède l'excès du mal a amené une violente réaction : dans un moment d'exaltation, l'émeute s'est jetée sur les distilleries : la populace s'est ruée sur les fabriques d'alcool, avec l'intention d'y mettre le feu en criant : "on ne cuira plus la *soupe du diable*." 40,000 distilleries ont alors été fermées sur 70,000.

Comment ces résultats ont-ils été obtenus ? Les Promoteurs de la Tempérance ont agi en éclairant l'opinion, en mettant au grand jour les conséquences funestes de l'abus et même de l'usage des boissons alcooliques, en faisant appel à l'intérêt, à la conscience, à l'honneur national, au sentiment religieux.

La Société de Tempérance de l'église Saint-Pierre, fondée le 18 mars 1877, par les Pères Oblats, agit d'après ces principes et déjà, grâce à l'intelligence, à la bonne volonté de tous ses membres, elle est parvenue à faire beaucoup de bien, non-seulement dans la paroisse de Sainte-Brigide où elle est établie, mais dans toute la ville de Montréal. Un très grand nombre de ses membres appartiennent aux différents quartiers de la ville, et, nous devons le dire à leur louange, ils comptent, pour la plupart, parmi les membres les plus dévoués et les plus fidèles de la Société.

Depuis la retraite de Décembre 1896 la Société s'est considérablement augmentée, le nombre de nouveaux aspirants qui ont jusqu'ici donné leurs noms au mois dernier fait aussi présager une année d'abondance.

Ah ! puissions-nous voir avant longtemps, non pas 800 hommes assister à nos réunions de Tempérance du 3ième Dimanche du mois, mais 1600 hommes dévoués et fidèles !

A l'œuvre donc, membres de la Société de Tempérance ; trouvez-nous, chacun un ou deux bons *tempérants* dans le cours de cette

année 1897, aidez-nous par vos paroles et par vos bons exemples à assurer la persévérance de tous ceux qui appartiennent déjà à notre Société, et nous arriverons sûrement à ce beau résultat. Pour atteindre ce but, mettez sous les yeux de tous ceux à qui vous vous adresserez, les déplorables effets de l'ivrognerie, faites-leur connaître pratiquement les bienfaits dont on est gratifié quand on est tempérant, encouragez par votre concours efficace toutes les entreprises que nous faisons au nom et en faveur de cette Société, et, nous sommes persuadés que le succès couronnera tous vos efforts.

---

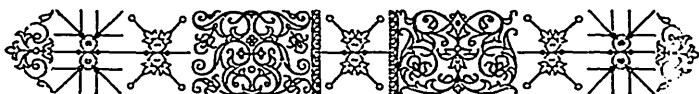
### ACTIONS DE GRACES

37,535 demandes d'actions de grâces pour faveurs obtenues du Sacré-Cœur par les prières de l'Apostolat ont été faites aux Bureaux du Sacré Cœur le mois dernier. Des rapports spéciaux de faveurs obtenues sur promesse de les faire publier dans le MESSAGER, nous ont été communiqués des Centres suivants :

*Beauvoir* : deux grâces par l'intercession de sainte Anne et une autre par l'entremise de saint Antoine de Padoue. — *Burlington* : une guérison obtenue du Sacré-Cœur. — *Chevalier* : une grâce spéciale. — *Manchester* : une grâce spirituelle. — *Montréal* : une faveur obtenue par l'intercession de saint Antoine de Padoue et des âmes du Purgatoire ; une grâce obtenue par l'intercession de saint François-Xavier ; une autre grâce par l'entremise du Vén. Père de la Colombière ; une conversion par l'intercession du Frère Didace. — *Rigaud* : une grâce particulière par l'intercession de saint Benoît et de saint Expédit ; la guérison d'un mal de gorge par l'intercession de saint Blaise ; une autre grâce. — *Saint-André Avellin* : une grâce obtenue par l'intercession de saint Antoine de Padoue ; une guérison par l'entremise du même saint. — *Saint-Cyprien* : une guérison opérée par l'application de l'eau bénite de saint Ignace. — *Saint-Eugène* : on obtient du Sacré-Cœur, en promettant de la faire publier dans le MESSAGER, la guérison de deux hommes atteints d'aliénation mentale et internés à l'asile Saint-Jean de Dieu. — *Sainte-Félicité* : plusieurs grâces particulières. — *Saint-Jude* : une guérison. — *Saint-Laurent* : une grâce obtenue du Sacré-Cœur par l'intercession de la Sainte Vierge. — *Sainte-Rose* : une guérison par l'intercession de saint Antoine de Padoue. — *Suncook* : " Une dame de ma paroisse a obtenue sa guérison instantanée d'un très mauvais mal de gorge en récitant la prière insérée dans le MESSAGER de février dernier en l'honneur de saint Blaise. "

Et plusieurs autres rapports qui ne portent pas de signature.

---



## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE TÉQUI, RUE DE TOURNON, 29, À PARIS.

**Le Saint Esprit : Son action depuis la Création du monde jusqu'à nos jours**, par Madame la Comtesse de SAINT-BRIS, auteur de la *Vie de saint Joseph*.—Un fort volume in-12 de XXXIII—484 pages.—Prix : 3 fr. 50.

Le rôle de l'Esprit-Saint, dès l'origine des temps, son action dans le septénaire sacramentel, les sept Dons et les Douze Fruits du divin Paraclet, telles sont, en substance, les diverses matières étudiées dans ce livre à la lumière des divines Écritures, des définitions des conciles, des textes des Pères et des commentaires des théologiens les plus graves. Sa Sainteté Léon XIII a daigné l'agréer et le bénir, après l'avoir fait examiner par un savant professeur de l'Université grégorienne, le R. P. de Augustiais, de la Compagnie de Jésus.

**Mademoiselle Sauvan, première Inspectrice des Ecoles de Paris : Sa Vie et son Œuvre**, par Emile GOSOR, professeur au Lycée Louis-le-Grand.—1 Vol. in-12 de 230 pages.—Prix : 2 fr.

Voici la cinquième édition d'un ouvrage (couronné par l'Académie française) qui se présente pour la première fois, il y a une vingtaine d'années, sous les auspices du cardinal Donnet et de Mgr Dupanloup dont le suffrage autorisé le recommandait d'une façon très explicite. C'est assez dire en quelle estime ils l'ont tenu.

**Méditations sur les Sept Paroles de N.-S. Jésus-Christ en Croix**, par l'abbé Charles PERRAUD, chanoine honoraire d'Autun ; avec une introduction et un épilogue de son frère le cardinal-évêque d'Autun. 6e. édit. ; 1 vol in-12 XXXII-268 pages. Prix : 3 francs.

Ces *Méditations* que nous avons déjà annoncées il y a à peine deux ans, sont déjà parvenues à leur sixième édition. L'auteur en a été récompensé par la reconnaissance de ses travaux ; les paroles de Jésus en croix, ont été pour lui "une mélodie céleste qui a endormi ses douleurs, adouci son agonie, charmé sa mort. Uni à Jésus-Christ, il n'a pas eu la terreur et la désolation pour compagnes, mais la confiance filiale et l'espérance invincible."

Ces méditations nous font connaître le Cœur de Jésus mourant et nous apprennent comment le chrétien doit mourir. De là ces accents émus, ces cris du cœur, ces appels à la confiance que peut inspirer seule la charité d'un Dieu qui s'est livré et est mort pour nous.

Pour augmenter encore l'utilité de cet ouvrage, on a eu soin d'y joindre sous forme d'appendice la *Messe des malades*, extraite de la *Journée des malades*.

**Le Mois des Roses ou le Rosaire médité pendant le Mois de Marie**, par le P. FAGES. Gracieux volume in-16. Prix : 2 francs.

Le *Mois des Roses* est évangélique, ce qui constitue déjà une notable originalité par le temps qui court. Il est écrit dans une langue bien française, bien vivante, ennemie du verbiage, point ennemie du trait et du mot à l'emporte-pièce.....

Le livre de foi de la jeunesse catholique, contenant, avec les prières usuelles, l'exposé sommaire des préceptes, des conseils et des croyances, par un aumônier de Lycée. Ouvrage approuvé par S. G. Mgr. SUEUR, Archevêque d'Avignon.

Un joli volume in-18 de 208 pages. Prix broché : 1 fr. 15 ; rel. percaline, tr. jasp. 1 fr. 65.

**Des vocations sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques**, par le P. J. DELBREL, S. J.—1 vol. in-12 de 128 pages.—Chez Ch. Poussiégué, rue Cassette, 15, à Paris. Prix : 1 fr. 50

Excellent travail qui sera lu avec le plus grand intérêt par ceux qui sont appelés à diriger les jeunes gens dans le choix de leur vocation.

**Choix de cantiques populaires pour les missions et retraites.** Brochure de 64 pages.—Chez Granger Frères, rue Notre-Dame, Montréal.—Prix : 90 cts la douzaine ; 10 cts l'unité.

**La voie douloureuse d'après les Révélations de Catherine Emmerich.**—Brochure de 60 pages.—Chez M. de la Rousselière, rue Sherbrooke, 319, Montréal, et chez tous les libraires.—Prix : 50 cts la douzaine ; 5 cts l'unité.

# Calendrier de Juillet 1897

INTENTION GÉNÉRALE DE N. S. P. LE PAPE :

## La Propagation de la Foi.

FÊTES, INTENTIONS PARTICULIÈRES, INDULGENCES PLÉNIÈRES.

1. J.—Octave de S. Jean Baptiste.—Hj.—L'amour de Jésus.—37,535 actions de grâces.
2. V.—Premier vendredi.—VISITAT ON B. V. M.—A j. G j. R j.—La vertu de charité.—12,574 affligés.
3. S.—Jeune.—SS. Irénée et Comp., MM.—(S. J. : B. Bernardin Reaïno. C.)—Le dévouement chrétien.—26,157 défunts.
4. D.—1<sup>e</sup> ap. Pent.—PRÉCIEUX SANG.—(Sol. des SS. Pierre et Paul.)—A j. G j. R j.—La dévotion à co Sang précie ux.—27,291 intentions spéciales.
5. L.—SS. Cyrille et Méthode, EE. CC.—La victoire sur nos passions.—1,166 communautés.
6. M.—Octave des SS. Apôtre — Une vive foi.—12,55 premières communions.
7. M.—S. Michel des Saints. C.—(S. J. : Sto Pulchérie, V.)—L'esprit de pénitence.—Les Assoc. ds du S. C.
8. J.—Sto Elisabeth de Portugal, veuve.—Hj.—L'amour des pauvres.—11,263 demandes de travail.
9. V.—SS. Zénon et Comp., MM.—Rj.—(S. J. : S. Barnabé Ap., du 11 juin.)—L'esprit de mortification.—2,770 prêtres et ecclésiastiques.
10. S.—Les SS. Frères MM.—La correspondance à la grâce.—5,611 enfants.
11. D.—5<sup>e</sup> ap. Pent.—Du dimanche.—(Sol. du Sacré-Cœur.)—Le don de piété.—17,357 familles.
12. L.—S. Jean Qualbert, abbé.—Rj.—La charité pour nos ennemis.—19,661 grâces de persévérance
13. M.—S. Anaclet, P. M.—Le Jésus de la sainte communion.—6,225 grâces d'union, de réconciliation.
14. M.—S. Bonaventure, E. D.—La dévotion au crucifix.—3,255 grâces spirituelles.
15. J.—S. Henri, C.—Hj.—(S. J. : BB. 40 Martyrs.)—La vertu de pureté.—35,112 grâces temporelles.
16. V.—NOTRE-DAME DU MONT-CAR-MEL.—La dévotion au Scapulaire.—13,772 conversions à la foi.
17. S.—S. Alexis, C.—L'esprit de pureté.—19,463 jeunes gens, jeunes personnes.
18. D.—6<sup>e</sup> ap. Pent.—S. Camille de Lellis, C.—La charité pour les malades.—855 maisons d'éducation.
19. L.—S. Vincent de Paul, C.—La charité pour le prochain.—11,934 malades ou infirmes.
20. M.—S. Jérôme Emilien, C.—L'amour de l'enfance.—570 missions et retraites.
21. M.—Sto Praxède, V.—(S. J. : S. Henri, roi, du 15.)—L'amour des œuvres de miséricorde.—991 Œuvres, Sociétés.
22. J.—Sto Marie Madeleine, pénitente.—Hj. Z j.—Le don des larmes.—1,867 paroisses.
23. V.—S. Apollinaire, E. M.—La constance.—27,853 pêcheurs.
24. S.—V. gile.—(Sto Christine V.)—(S. J. : S. Grégoire de Nazianze du 9 mai.)—22,284 pères ou mères.
25. D.—7<sup>e</sup> ap. Pent.—S. Jacques LE MAJEUR, Ap.—Bj. M j.—Le don de force.—3,991 religieux, religieuses.
26. L.—STE ANNE, Mère de la B. V. M.—La dévotion à la Bonne Sainte Anne.—1,565 séminaristes, novices.
27. M.—De l'octave de Ste Anne.—(S. J. : BB. Rodolphe et Comp. MM.)—Le courage chrétien.—1,957 supérieurs, supérieures.
28. M.—SS. Nazaire et Comp. MM.—L'esprit de sacrifice.—11,156 vocations.
29. J.—Sto Marthe, V.—Hj.—L'activité chrétienne.—Les Zélates et les Zélatrices de l'Œuvre.
30. V.—De l'octave de Ste Anne—(SS. Abdon et Sennen, MM.)—La patience.—32,038 intentions diverses.
31. S.—S. Ignace de Loyola, C.—Zj.—Le zèle de la gloire de Dieu.—4 Directeurs de l'Œuvre.

CLÉP. : — 1 : Indulgence plénière ; A = 1<sup>er</sup> Degré ; B = 2<sup>e</sup> Degré ; C = Compulsion de la Sic-Vierge ; D = Mince du Pape ; E = Garde d'Honneur et Archevêque ; F = Sacré-Cœur ; H = Heure-Sainte ; M = Bonne Mort ; R = Contrée du Sacré-Cœur ; Z = Zélateurs et Zélatrices.

N. B. Une indulgence de 100 jours est accordée pour chaque œuvre offerte à ces intentions.—Pour être insérées dans le CALENDRIER, les Intentions particulières doivent être reçues au Bureau du MESSAGER avant le premier jour de mois.